

Fiche de lecture

Novembre 2016

**Louis Chauvel, La spirale du déclassement, essai sur la société des illusions
Seuil, 2016**



E. Degas, l'absinthe

Louis Chauvel est sociologue, spécialisé dans l'étude de l'évolution des catégories sociales. Il s'est intéressé notamment à la jeunesse et aux classes moyennes. Sur la première, il a écrit dans la revue de l'OCDE (2006/1) un article intitulé « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social » et a publié par la suite, sur le même sujet, un autre article qui a fait date : « Une France qui sacrifie sa jeunesse » (Le Monde, 9 juin 2014). Il y soutient notamment la thèse d'un déclassement intergénérationnel : il existerait des générations « chanceuses » et d'autres globalement sacrifiées. Selon lui, si la génération née en 1975 avait suivi la tendance de croissance exceptionnelle des revenus des cohortes nées entre 1920 et 1950, elle aurait un revenu de 30 % supérieur à celui qu'elle a effectivement. Son ouvrage le plus remarqué est sans doute « Les classes moyennes à la dérive », publié en 2006 : il y explique que les classes moyennes ont perdu le statut dont elles ont bénéficié pendant les 30 glorieuses, où le revenu était garanti par un diplôme et par l'ancienneté. Désormais, ces catégories courent un risque de paupérisation et peuvent alors basculer dans les classes populaires. Louis Chauvel met ainsi en lumière le thème du déclin, du déclassement, de la descente sociale. L'ouvrage « La spirale du déclassement », publié en 2016, approfondit ces thèmes jusqu'à les exacerber.

La spirale du déclassement

L'ouvrage ne cache pas son jeu : dès l'abord, il donne la synthèse. Il a pour ambition de souligner le creusement des inégalités, patent si l'on prend en compte non pas

seulement la dispersion des revenus mais celle de la détention du patrimoine. Il entend montrer que ce constat entraîne les jeunes et les classes moyennes sur la pente de l'appauvrissement et du déclassement. Ce qui nous guette, c'est l'éclatement de tensions sociales extrêmes : les classes moyennes constituaient en effet le centre de gravité de notre société. Or, elles sont déstabilisées, voire désespérées, par la fin d'une époque d'ascension sociale et, pour les classes moyennes inférieures, le risque de basculer vers les classes populaires. La fracture générationnelle qui s'amplifie au détriment des jeunes altère la notion même de progrès. L'ouvrage veut surtout dénoncer le déni de nombre de scientifiques qui considèrent comme irraisonnée la peur du déclassement et contestent les thèses de Louis Chauvel, alors que, selon lui, les enjeux sont titanesques.

L'ouvrage étaye ensuite ces affirmations, de manière convaincante sur de nombreux points.

Ainsi :

- En termes d'inégalités de patrimoine, les Etats-Unis en sont à une répartition 84/16 (16 % de la population possède 84 % des richesses) et la France à 75/25. En France, si le rapport interdéciles est, en termes de revenus, de 3,5, en termes de patrimoine il est de 315. L'écart s'est creusé dans les années 2000, avec un doublement de la valeur des richesses détenues, notamment immobilières. Or, notre modèle social s'est construit depuis 1945 sur une égalité méritocratique fondée sur la compétence et le salaire et sur la fin des dynasties, encourageant ainsi les classes moyennes devenues le pivot de notre société. Le renchérissement du patrimoine, et notamment du prix des maisons, rebat les cartes : il représente un fantastique effet d'aubaine pour ceux qui avaient déjà un patrimoine mais désespère ceux qui, quels que soient leurs diplômes ou leur travail, auront du mal à en acquérir un. Il transforme le marchepied de l'ascension sociale : c'était le mérite, cela risque de devenir l'héritage. Au sommet existe un « effet de fronde » qui permet aux écarts de se démultiplier de manière vertigineuse ;

- En termes de diplômes, le baccalauréat, naguère clef d'entrée dans les classes moyennes, est désormais le diplôme médian des catégories populaires ; la part des jeunes diplômés de l'enseignement supérieur qui occupent un emploi de cadre a baissé de 1960 à 2010 et plus fortement encore celle de ceux qui n'ont « que » le bac. Cette dévalorisation est liée à une déconnexion entre la progression, très forte, du nombre de diplômes supérieurs obtenus et la progression (réelle mais moins forte) du nombre de postes de cadres et professions supérieures dans l'emploi d'ensemble. Mécaniquement, une part des diplômés se trouve donc déclassée. Il s'ensuit un effet de course aux diplômes, nécessaires mais jamais suffisants...

- De même, la notion, chère à Louis Chauvel, de générations « chanceuses » ou moins chanceuses paraît-elle étayée : la génération du baby-boom a bénéficié d'une stabilisation précoce dès l'entrée dans la vie adulte et de l'accès facile aux biens immobiliers. La jeune génération aujourd'hui connaît un chômage récurrent ou, quand elle y échappe, une stagnation sociale. Mesurée de 2005 à 2010 par l'enquête européenne SILC, la dynamique des revenus augmente avec l'âge et les mieux lotis sont les sexagénaires, alors que, paradoxalement, les plus jeunes sont davantage

diplômés. Les scores de mobilité ascendante se sont affaiblis. Les jeunes connaissant un certain déclassement résidentiel compte-tenu de l'augmentation du prix des logements (ils s'installent dans des quartiers moins cotés). Ces difficultés se constatent dans une relative indifférence du politique qui ne réagit pas.

Enfin, de manière plus large, Louis Chauvel postule que, depuis qu'elles se sont frayées un chemin entre le prolétariat et la grande bourgeoisie, les classes moyennes ont pris une place centrale, décisive pour la direction et les valeurs dominantes de la société. Il évoque ainsi une « civilisation de la classe moyenne », fondée sur le salariat, où le travail suffit pour mener une vie confortable, qui a inventé une protection sociale généralisée, dont la dynamique est celle de l'expansion des diplômés et de la mobilité sociale, reposant sur la croyance dans un progrès régulier et une prise de contrôle de la sphère politique. Le désenchantement du « précaire », les doutes sur la soutenabilité du modèle social, le constat d'une inflation des diplômés et de la place prise par l'héritage par rapport à la méritocratie mettent en péril ce modèle.

Commentaire

Les données utilisées, convaincantes, illustrent bien le diagnostic d'un changement majeur de notre société, diagnostic inquiétant et alarmiste pour notre cohésion sociale. De fait, une part des classes moyennes est exposée à la précarité, voire à la crise et les enfants sont dans une situation moins favorable que leurs parents. Mais Louis Chauvel force le trait, continue, et finit par prévoir l'apocalypse. La lecture génère souvent un malaise, celui que l'on ressent devant un analyste qui, pour prouver l'extrême gravité de vérités désagréables, tire trop sur les réalités au point de les distordre parfois.

Ainsi :

- L'ouvrage souligne combien la définition des classes moyennes est difficile : elles sont plurielles, comportant des classes et professions intellectuelles supérieures, des classes moyennes inférieures (ouvriers et employés qualifiés dont certains bénéficient d'un statut de la fonction publique ou d'entreprises publiques) et les classes moyennes intermédiaires (techniciens, contremaîtres, infirmiers...). Or, l'ouvrage le reconnaît, la question du patrimoine, pourtant au centre des inégalités qui « paupérisent » les classes moyennes, écartèle ces classes moyennes entre elles. Les classes supérieures s'en sortent mieux. Quant au rapprochement salarial des classes moyennes avec le revenu ouvrier, il ne concerne que les classes moyennes intermédiaires. Les classes moyennes supérieures tirent mieux leur épingle du jeu, pour l'évolution des revenus, pour le chômage aussi : les employés sont fortement touchés, moins les professions intermédiaires, bien moins les cadres et professions supérieures. Les conclusions pourtant évoquent toujours le déclassement DES classes moyennes, la précarisation et l'appauvrissement DES classes moyennes... En fait, les classes moyennes éclatent et une partie s'appauvrit, portant, il est vrai, un coup à l'idéal de promotion sociale généralisé : c'est déjà assez grave ;

- S'agissant du déclassement générationnel, il est patent et aggravé par l'absence de toute politique de la jeunesse, sans doute volontairement sacrifiée. Pour autant, frappe-t-il à l'identique l'ensemble des catégories sociales ? Louis Chauvel se moque, en note de bas de page, de ceux qui contestent sa vision du déclassement des jeunes en soulignant que la jeunesse est plurielle et que la jeunesse déqualifiée est plus touchée que la jeunesse qualifiée. Pour lui, c'est une manière habile de nier un phénomène qui lui paraît incontestablement généralisé, qui ne touche pas, dit-il, que des minorités fragilisées, comme on voudrait indûment le faire croire : la volonté d'avoir raison l'emporte alors sur une vision réaliste pourtant évidente. Tous les jeunes sont sans doute concernés mais pas du tout à l'identique et ce ne sont pas les jeunes issus des classes moyennes qui le sont le plus ; ce sont les jeunes des classes populaires qui souffrent vraiment ;

- Pour démontrer que le déclassement de la classe moyenne intermédiaire correspond à un cataclysme, Louis Chauvel évoque le précédent de l'Argentine, parlant de stress, de frustration généralisée, de déclin et de scarification. Les statistiques de suicide sont appelées à la rescousse : or, elles témoignent paradoxalement que les suicides ont augmenté de la génération 45 à celle de 1960 (des générations heureuses et bien insérées pourtant) puis ont décliné et n'ont cessé de baisser depuis lors... La société est résiliente, elle n'est peut-être pas si traumatisée.

- Enfin parce qu'il faut non pas montrer les failles, les recompositions sociales difficiles, le renversement des valeurs mais annoncer un déclin irréversible, la fin de l'ouvrage appelle à la rescousse la notion de « déclassement systémique », dans une vision apocalyptique où les déclassements se cumulent, où toutes les classes sociales sont emportées dans un cercle vicieux qui les aspirent vers le bas. Tout en notant, « avec surprise », que les inégalités de revenu progressent peu en France, que la situation y est bien meilleure qu'aux États-Unis où la polarisation des classes sociales est bien plus brutale, ce qui devrait l'inciter à la réflexion, l'ouvrage invoque « une spirale » du déclassement, dynamique d'effondrement qui alimenterait notre perte, notamment parce que nous serions incapables de remplacer l'idéal abîmé de la période de reconstruction. Pour rendre crédible ce « grand déclassement », l'auteur quitte le domaine de la sociologie des catégories sociales et évoque un monde social inacceptable, des dettes ingérables, l'oppression politique et la destruction de la planète. S'il voulait en arriver là, ce n'était pas la peine de s'intéresser au déclassement des classes moyennes : une bonne synthèse des constats écologiques actuels ou des analyses sur la fragilité du capitalisme financier aurait suffi. On termine sur la perspective d'une civilisation insoutenable et sur l'effondrement de l'empire romain. Là, c'est trop. Le déclassement est une réalité grave, déstabilisante, les inégalités de patrimoine renversent un idéal de progrès égalitaire, ces évolutions peuvent avoir des conséquences sociales et politiques très perturbantes, ce n'est pas la peine d'y ajouter des prophéties apocalyptiques qui font douter de l'esprit scientifique de l'auteur.